

CXXXII. — POUR LA PATRIE !

Le drapeau de l'Écosse indépendante et fière flotte au sommet de la tour d'Avenel.

C'est le matin, éclatant des blancheurs diaprées qui rendent l'aurore si poétiquement frissonnante dans les pays du Nord.

La nature, toute miroitante sous les perles de la rosée, cristallisées par la fraîcheur plus vive de l'aube, fût songer à une de ces fées mystiques, couvertes de diamants et dont la robe constellée de pierres couvre des plaines entières suivant les légendes du Nord.

Des oiseaux s'ébrouent parmi les feuillages des frênes dont une à une des feuilles se détachent, pareilles à des fleurs paresseuses.

Est-ce la chanson d'amour du printemps qu'ils récitaient dans ce clair retour du jour qui en donne l'exquise illusion ?—Le printemps indécis des premiers jours d'avril, quand la terre revêt encore parfois l'hermine duvetée de l'hiver et que le soleil répand dans l'air humide son poudroinement de clarté ?..

C'est le matin, c'est l'espoir, c'est l'amour !.. C'est la vie qui renaît avec toutes ses ivresses, toutes ses joies !

Soudain, une sonnerie de trompettes retentit.

Le guetteur, debout sur le donjon de la tour d'Avenel entre les deux bannières aux plis soyeux, regarde, se penche, interroge l'espace.

Et un son prolongé, strident, répété, inquiétant, sort du cor qu'il vient de porter à ses lèvres !..

Au loin, une haie mouvante, sombre, striée de l'éclair des armes, s'avance incessamment, à peine visible et cependant suffisamment dessinée par son regard attentif.

C'est l'ennemi. C'est la guerre !

—Alerte ! Vétérans ! À vos armes !

Ce cri retentit parmi les corridors voûtés de la forteresse, court le long des remparts, mêlé aux notes répercutées, et sans cesse résonnant des trompettes d'alarme.

Alerte, c'est l'invasion !

Les hordes anglaises ont franchi la Tweed, et, prêtes à se répandre sur la terre d'Écosse, commencent par venir mettre le siège devant la tour d'Avenel qui, si longtemps, pendant la durée des siècles écoulés, défendit la patrie contre les agressions.

Sentinelle vigilante, elle a toujours rempli sa noble tâche.

Aujourd'hui, relevée de ses ruines, elle a repris encore sa faction, debout en face des envahisseurs, et leur barrant la route.

—Mort à Avenel ! hurlent les voix furieuses des soudards d'Albion.

Le vieillard chargé par le chevalier d'Avenel du commandement de la forteresse avait gravi à la hâte l'escalier du donjon, dès le premier signal.

Malgré l'éloignement, il reconnut que le guetteur, en faisant entendre la sonnerie d'alarme, ne s'était pas trompé.

Une rude armée, aux rangs épais, s'avavançait vers la tour, formée sur deux colonnes.

Une forte cavalerie l'éclairait, galepant en avant : les fantassins venaient ensuite, aux confins de l'horizon, en un mouvement énorme et sombre.

Le grand nombre des combattants à pied était une indication.

C'était bien là, en effet, les éléments ordinaires d'une troupe de siège.

—Allons, cette fois, la lutte comme réellement, murmura le vieux Martin.

Dans le village et dans les fermes isolées, les trompes de corne avaient répondu, anxieuses, interrogatives, au signal parti du donjon.

—Sonne le ralliement ! sonne vite ! ordonna le vieux serviteur devenu chef de la défense.

Et le guetteur lança dans les airs les notes rapides, pressées, haletantes d'une sonnerie nouvelle, palpitante, effarée.

Les cornes embouchées par les villageois y répondirent aussitôt, précipitées, disant le trouble des malheureux sans défense avertis de l'arrivée des envahisseurs aux mœurs farouches.

Et cette rumeur d'angoisse arrivait, affolée, de tous les points de l'horizon, appel de détresse, plainte sanglotante montant vers le ciel.

La grosse cloche du couvent, lançant à toute volée, de sa voix d'airain, les clameurs de son tocsin, y ajouta soudain son avertissement rempli d'émotion.

Un des frères lai du monastère, parti dès matines pour aller chercher au moulin la provision de farine des moines, avait une stupeur épouvantée, le Moulin-Joli détruit et les eaux torrentueuses roulant avec fureur sur ses ruines.

Frappé de l'horreur d'un tel spectacle que rien ne faisait prévoir la veille, il était allé à la découverte, avait aperçu les Anglais en

train de reformer derrière un bois, prêts à marcher contre la tour d'Avenel.

Le moine, plus mort que vif, avait repris en courant, durant une partie son prieur.

Et l'abbé avait fait aussitôt sonner la grosse cloche qui, depuis les temps les plus reculés, avait toujours appelé aux armes les vassaux d'Avenel.

Il l'avait promis au chevalier de la reine : il ne faillirait pas à son devoir, cette fois, quoi qu'il dût advenir ensuite.

Et il tenait actuellement sa parole, les accents retentissants du bronze se mêlant aux sonneries enfiévrées de trompettes.

Les cavaliers anglais, entendant ces signaux, prirent le galop afin d'empêcher les vassaux de se porter au secours de la tour, croyant entendre là des appels aux armes et les réponses des divers contingents dans les campagnes.

Ils ignoraient que presque tout ceux qui étaient en état de combattre suivi leur chef.

Il ne restait plus guère que des vieillards, des femmes et des enfants.

Et la sonnerie du ralliement, lancée sans relâche par le guetteur sur l'ordre du vieux Martin, apprenait à ces infortunés que l'heure fatale était venue pour eux de chercher un abri derrière les murs de la forteresse s'ils ne voulaient pas subir toutes les brutalités, toutes les exactions des envahisseurs.

Debout sur le donjon, le vieillard vit les cavaliers anglais mettre l'éperon au flanc de leurs montures.

—Jamais mes malheureux amis n'auront le temps de gagner la tour, murmura-t-il. Il faut arrêter ces pillards.

Descendant rapidement sans souci de son âge, il appela d'une voix forte un de ses seconds dont il avait remarqué le courage et la décision intelligente lors de l'attaque de la citadelle par le duc d'Artwell.

—Morsford ! commanda-t-il, prends avec toi cinquante archers, autant de vétérans éprouvés armés de piques et de leurs coutelas. Tu vois ce nuage de poussière, là-bas. Ce sont des cavaliers anglais. Va au devant d'eux, et arrête-les coûte que coûte jusqu'à ce que je donne le signal de la retraite.

—Vous pouvez compter sur moi, capitaine... à moins que je n'aie cessé d'exister !

Et le guerrier, s'élançant, appela à lui le premier groupe d'archers qu'il rencontra, puis lança d'un accent bref et énergique les noms des chefs des cinq escouades réputées les plus vaillantes.

—Où nous mènes-tu ? dit l'un d'eux en riant d'un rire énorme. A la mort ?..

—Non, à la gloire. Marchons !

Et le premier, il bondit sur le pont-levis.

Dehors, il rangea promptement sa troupe.

Au centre, les cinquante hommes armés de piques luisantes : un mur de fer animé ; sur le devant et les côtés, les archers chargés d'envoyer à l'ennemi leurs salves de flèches.

S'ils ne pouvaient arrêter la charge des cavaliers, ils devaient rentrer dans le carré des « piqueurs », la forteresse mouvante ; et de là ils continueraient à tirer.

Ainsi formés, les guerriers, les sacrifiés, s'ébranlèrent en chantant l'hymne enflammé d'Avenel au son duquel leurs frères, dans le Nord, avaient fait reculer les terribles Côtes de Fer.

Les partisans anglais aperçurent bientôt le détachement écossais envoyé contre eux.

—Compagnons, dit leur chef, voici qu'on nous envoie du monde pour nous indiquer où sont les écuries pour nos chevaux. Évitez à ces gens la peine de se fatiguer davantage.

Et selon une tactique souvent employée, il divisa son escadron en trois parties : le premier à la tête duquel il demeura chargé d'enfoncer le centre du corps ennemi ; les deux autres devant l'attaquer sur les flancs.

Mais Morsford avait prévu ces dispositions. Sa troupe avançait, immuable, sans un seul intervalle vide.

Quand elle ne fut plus qu'à cent mètres des Anglais, il donna le commandement de halte.

—Attention, les archers ! Visez aux naseaux : de cette manière, sur les chevaux ou sur les hommes, vos traits porteront toujours. Que pas une des flèches ne se perde !

Le chef des cavaliers les voyant prêts et rangés en bataille comprit qu'il avait affaire à des adversaires déterminés.

—Sus ! sus ! lança-t-il à ses seconds. Taillez ! taillez !

Et l'avalanche furieuse se rua sur les vétérans.

Ils étaient au moins deux fois plus nombreux que les Écossais, et ceux-ci disparurent dans la poussière aux regards anxieux de leurs compagnons qui, des remparts, essayaient de suivre les phases du combat.

La chevauchée bondissante les enveloppait de toutes parts. Seules, quelques flèches, coupant l'air, indiquaient qu'ils luttaient encore, pour leurs frères, pour la patrie.